

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

8 | 2018

L'Écrivain critique de lui-même

Montaigne commentateur de lui-même dans *Les Essais*

Frank Lestringant



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2251>

DOI : 10.4000/rief.2251

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Frank Lestringant, « Montaigne commentateur de lui-même dans *Les Essais* », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/2251> ; DOI : 10.4000/rief.2251

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Montaigne commentateur de lui-même dans *Les Essais*

Frank Lestringant

- 1 Il y a quarante-deux ans, je donnais mon premier cours sur Montaigne. C'était l'époque du structuralisme triomphant, des certitudes admises par plans, par strates, empilées les unes sur les autres. *Les Essais* apparaissaient comme un feuilletage, un empilement de feuilles collées les unes sur les autres, biffées puis reprises, déchirées, découpées, recollées, une sorte de variante et d'annonce d'*À la recherche du temps perdu* trois siècles et demi plus tôt. À défaut de paperolles et de liasses manuscrites, il y avait l'imposant exemplaire de Bordeaux, un volume imprimé abondamment annoté par Montaigne lui-même et ses diligents lecteurs comme Marie de Gournay, sa fille d'alliance. Montaigne prédécesseur de Proust, quel beau programme ! Quel programme stimulant ! Et Montaigne, dès lors, plus actuel que jamais !
- 2 Le 13 février 1976, Jean-Pierre Richard, alors professeur à l'Université de Vincennes et chef de département, rencontré rue d'Ulm dans le bureau du caïman Michel Charles, me demanda de faire un cours sur *Les Essais* que j'achevais de lire, sur le livre III tout spécialement. J'avais pour guide de lecture le livre stimulant, ou, pour mieux dire, le livre décapant de Jean-Yves Pouilloux, *Lire les Essais de Montaigne*, synthèse critique, et par endroits polémique, de tous les discours tenus sur Montaigne¹. Je pris le métro pour le château de Vincennes, puis marchai à travers les bois encore dépouillés jusqu'aux baraques, agrémentées d'un souk, qui tenaient lieu d'université. Trois cours de deux heures s'ensuivirent, puis la grève nous paralysa. Le soleil rayonnait sur la forêt verdoyante et le souk. Je revois Jean-Pierre Richard, Jean Levaillant et Raymonde Debray-Genette assister aux assemblées générales. Un type écoutait son transistor, Radio-Luxembourg, sa musique, ses plaisanteries et ses publicités, au milieu des professeurs impassibles et ennuyés. Le printemps rayonnait. Les vacances s'approchaient.
- 3 Je partirai de ce que j'écrivais alors sur Montaigne commentateur de lui-même, avant de revenir à aujourd'hui, où, plus que jamais, l'on ne cesse d'écrire sur Montaigne se commentant, sans prendre garde toujours à ceux qui l'ont déjà commenté depuis quatre siècles, ajoutant strate sur strate, à l'infini.

Prologue : Montaigne et le pli

- 4 « Moi, Montaigne, en train d'écrire ». « Je ne puis assurer mon objet [...]. Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy ». Retour à l'*hic et nunc* de l'écrire. La plume, ce geste, *ici, maintenant*, d'écrire. « Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage : non un passage d'âge en autre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute »².
- 5 Le passage ou le pli. L'abolition des frontières, des distinctions canoniques entre être et apparence, surface et profondeur. Plus d'extérieur ni d'intérieur. Plus de fond ni de forme, d'auteur ni d'œuvre, mais un passage incessant, un échange de l'un à l'autre qui s'effectue simultanément en creux et en surface dans le pli. Ou plutôt : le creux, dans le pli, se ramène à la surface, le fond à la forme, le signe à la page blanche. Le passage ou le pli. Mort des dichotomies. Étalement de la profondeur.
- Ce pli, chez Montaigne, est marqué par l'acte même d'écrire : « Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant [...] »³. Ce qui rabat l'écriture sur le monde (et qui assure par là-même le bien fondé de l'écriture), c'est le pli, cette pliure du sujet écrivant, en prise à la fois sur le monde et sur son texte. Plutôt que de rapport d'identité (ou d'identification) entre l'écrit et le monde, il faudrait parler ici d'un pli de l'écriture sur le monde – pli du texte sur la nature. Pli marqué à l'endroit même du sujet écrivant, pli engendré dans le lieu de l'écrire.

« Passages » et pli

- 6 Au total, on croit pouvoir distinguer trois types de « passage » :
- 1) le passage du monde (exemple « de la splendeur romaine à la décadence actuelle ») ;
 - 2) le passage du je (exemple, *Les Essais* III, 1, de la pitié à la cruauté) ;
 - 3) le passage de 1) à 2), passage du monde au je, donc passage de passages ; plus exactement ce sera : « le passage du *monde-passage* au *je-passage*, et réciproquement ».
- 7 Ces trois types de passage définissent trois champs :
- 1) le champ historique (« tout passe ») ;
 - 2) le champ de la « vie subjective » (« je passe ») ;
 - 3) le champ de l'écriture (qui assure l'échange et l'articulation de 1 et de 2. Autrement dit : « je passe en tout ; tout passe en je »).
- 8 Trois champs, deux surfaces (l'histoire – je) ; un pli (l'écriture) articulant les deux surfaces précédentes – qui dès lors n'en font plus qu'une. On obtient la formule terminale, qui décrit le travail de l'écriture chez Montaigne : *Trois champs ; deux surfaces – un pli*. Formule que l'on peut redécomposer, pour plus de clarté, en trois champs : 1) l'histoire ; 2) le « je » (= un homme) ; 3) l'écrire. Et deux surfaces : 1) la plaine tumultueuse, tour à tour aride et proliférante, de l'histoire ; 2) la plaine confuse de la subjectivité.
- 9 Un pli : l'écrire qui articule les deux surfaces précédentes et les rassemble. L'histoire et la conscience occupent dès lors le même champ. Le monde extérieur et le « je » tissent une même plaine, celle-ci orientée, unifiée par le pli de l'écriture. Champs mêlés. Surface une. Pli. En d'autres termes, *Un champ, une surface, un pli*. Pli de l'écriture, et pour résultat l'unique plan (tableau, étoffe ou plaine) d'un texte. Écrire plié – Texte plan.

- 10 Certes, tout cela est bien beau, mais pour comprendre Montaigne, c'est établir une stratigraphie un peu raide, un peu figée. C'est retirer à l'écriture des *Essais* leur mouvement, leur vie, leur inépuisable inachèvement, et substituer à un ensemble souple, toujours à reprendre, une architecture bétonnée ; imposer un plan une bonne fois pour toutes, au lieu de céder au mouvement imprévisible et toujours repris de l'écriture.
- 11 Tel pourrait être le point de départ de cette réflexion sur Montaigne critique de lui-même. Plus sagement, je repartirai d'une lecture partielle, mais précise, du premier livre des *Essais*.

Montaigne, celui qui « comme »

- 12 Dans l'exemplaire de Bordeaux, un ajout manuscrit à la fin du chapitre « De la force de l'imagination » (I, 21) définit Montaigne comme celui qui « comme », comme celui qui commente, ou qui fait comme.
- 13 « Si je ne comme bien, qu'un autre comme pour moy », est-il écrit à la main, l'incise dupliquant le « comme »⁴. « Comme » est écrit le plus simplement du monde, phonétiquement, avec un seul m, graphie que ne respecte aucune édition. On lit donc dans l'exemplaire de Bordeaux cette ligne manuscrite : « Si je ne come bien, qu'un autre come pour moi ».
- 14 Qu'est-ce que « comer », à proprement parler ? Comer, dire comme, exemplifier pour étoffer ? Suit, dans l'ajout manuscrit, une phrase barrée : « ce n'est pas mal parler que mal comer »⁵. Le corps propre est éparpillé dans *Les Essais* ; corps impropre en fait, déplacé, bondissant, insaisissable, toujours partiel, toujours fuyant, s'échappant, repris, parti et soudain revenu, mais déjà ailleurs, là où on ne l'attendait pas. Entre toutes ces postures fugaces, un « comer » instable, évanescent, infini. « Comer », faire comme, passer d'une chose à l'autre, établir un pont entre choses semblables, serait donc à prendre dans tous les sens ! Glissements incessants du « comme », sauts d'un sens à l'autre, d'un sujet au sujet voisin.
- 15 Suit une longue addition, de divers exemples : « Aussi en l'estude que je traite de noz meurs et mouvemens, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Paris ou à Rome, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaine capacité, duquel je suis utilement advisé par ce recit. Je le voy et en fay mon profit egalement en ombre qu'en corps »⁶.
- 16 Les témoignages fabuleux comme les vrais : entre les uns et les autres, entre eux deux, tout simplement le « comme ». Équivalence, un mot pour un autre, une chose pour une autre : c'est comme un battement de cloche, un balancement, un tambourinage, une secousse, un écho, un redoublement entre deux choses différentes, mais un redoublement qui transforme et substitue, et fait avancer le texte par déplacements latéraux, sautes, rebonds perpétuels, nouveaux départs procédant de fausses sorties, etc.
- 17 Il y a chez Montaigne « un usage volontairement “flou” du lexique abstrait », sauf en ce qui concerne l'art de la guerre et en particulier les scènes de « rencontre »⁷. Comme le remarquait Hugo Friedrich, Montaigne manifeste une sorte d'aversion pour les mots strictement définis. « Ceux qu'il emploie sont pleins d'incertitude et d'équivoque. Ses termes favoris, comme *branler*, *curiosité*, *raison*, *âme*, *fantaisie*, *humeur*, *sagesse*, *folie* et beaucoup d'autres, veulent dire tantôt ceci tantôt cela »⁸. Et Friedrich de conclure : Montaigne « met à profit l'incertitude sémantique du vocabulaire contemporain. N'est-il

pas, si on peut dire, le philosophe de l'ambiguïté »⁹ ? Ou mieux, un philosophe du mouvement, de l'élan, de l'échappatoire.

- 18 Au regard de l'autobiographie moderne, *Les Essais* offrent une situation singulière. Ils ne sont pas une autobiographie au sens strict, mais offrent un « traitement fragmentaire de l'existence privée »¹⁰. Accumulation de fiches de lecture au départ, de bribes de citations alignées par thèmes ou par dates, *Les Essais* deviennent à la longue un livre à part entière, livre à lire, que l'on emporte avec soi, sur soi, contre soi. *Les Essais* se soudent progressivement au corps, mais le corps propre n'y apparaît que par bribes éparses, vite envolées, vite reparues, disparues et reparues à nouveau, surnageant, emportées, déplacées, multiples, reparaissantes, toujours surprenantes, et jamais arrêtées. Le tout n'est en rien un journal, comme on le dit parfois, mais un texte continu fait de diverses strates et de multiples rappels, un fleuve gros de détours et de subites résurgences.
- 19 À l'intérieur de l'écheveau de matériaux ainsi constitué, le substrat autobiographique n'apparaît que par bribes¹¹. Des « tranches de vie » apparaissent soudain, hors de toute chronologie. Preuve de cette composition discontinue, et toujours éparse, du récit de vie, la rencontre avec Étienne de La Boétie, telle qu'elle est rapportée au chapitre I, 28, « De l'amitié »¹².
- 20 Cette rencontre n'est pas incluse d'emblée dans le chapitre « De l'amitié », mais évoquée dans une addition autographe introduite après 1588 sur l'exemplaire de Bordeaux, ou plutôt dans une addition en plusieurs temps. La formule fameuse « qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy, Par ce que c'estoit moy » a été trouvée, et donc inscrite à la main dans le livre imprimé, en deux temps¹³. La phrase s'est d'abord arrêtée à « Par ce que c'estoit luy ». Puis une seconde retouche a été ajoutée, d'une encre plus pâle et moins nette : « Par ce que c'estoit moy ». Ainsi est tombée la conclusion.
- 21 Mais peut-on parler de conclusion ? C'est un rebondissement plutôt qu'un arrêt, un nouveau départ en écho plutôt qu'une fin. Le texte, sans césure et sans alinéa, continue de plus belle, et enchaîne : « Il y a ce semble au delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sçay quelle force divine et fatale mediatrice de cette union », phrase elle-même corrigée en : « Il y a au delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sçay quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union »¹⁴. L'adjectif « divine » a été raturé, au profit d'« inexplicable », moins affirmatif et laissant ouverte la question implicite.
- 22 Nouvel ajout manuscrit alors, et ainsi de suite, à n'en plus finir. Montaigne correcteur de lui-même : ainsi s'écrivent, se raturent et se corrigent *Les Essais*, c'est-à-dire l'ensemble des trois livres, chapitre après chapitre, phrase après phrase, mot après mot, mais dans le désordre, au rebours du sens logique et progressif.
- 23 Tout l'édifice est dans le même temps repris, complété, commenté. Les changements affectent le corpus à partir des premières lignes du chapitre 1 du livre I : « Par divers moyens on arrive à pareille fin », chapitre continué sur une trentaine de lignes qui ne s'achèvent pas véritablement, la page ayant été coupée ! Mais c'est du pareil au même : l'écrivain critique de lui-même est à l'œuvre du commencement à la fin des *Essais*.
- 24 Reprenons le chapitre 21 du livre I, complété après 1588 par l'allongement que l'on a commencé de citer : « Advenu ou non advenu... ». Montaigne se commente ou se comme, c'est-à-dire qu'il expose sa façon de faire. Façon scrupuleuse, dit-il, aussi précise, aussi exacte que possible, mais toujours sujette à l'erreur : « Ma conscience ne falsifie pas un iota, ma science, je ne sais ». Comment, s'interroge-t-il, écrire l'histoire, comment

s'engager sur une foi populaire ? D'où la déclaration : « Je tien moins hasardeus d'escrire les choses passées que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une vérité empruntée »¹⁵.

- 25 À ses amis qui l'invitent à écrire l'histoire de son temps, celle en particulier dont il a été témoin, il rétorque « que pour la gloire de Salluste il n'en prendroit pas la peine », étant « ennemi juré d'obligation, d'assiduité, de constance », ajoutant « Qu'il n'est rien si contraire à [s]on style qu'une narration estendue »¹⁶. En somme, tout le contraire de la continuité et de la cohérence. Et de conclure, sur le mode de l'autodénigrement ou de l'autocritique : « Je me recoupe si souvent à faute d'haleine. Je n'ay ny composition, ny explication qui vaille. Ignorant au-delà d'un enfant des frases et vocables qui servent aux choses plus communes »¹⁷.
- 26 On voit très vite que l'autocritique est une échappatoire. Montaigne sans doute est conscient de ses faiblesses. Mais en même temps il est bien aise de répondre ainsi à ses amis. Ce qui le laisse libre de faire comme il veut, d'écrire comme il pense et comme il peut, au risque de se contredire : « Pourtant ay je prins à dire ce que je sçay dire : accommodant la matiere à ma force »¹⁸.
- 27 Le résultat est un humour souverain, une liberté totale vis-à-vis du lecteur, quel qu'il soit, et pour le plus grand plaisir de celui-ci, auquel il échappe toutefois pour finir, le laissant dans le doute, dans l'attente, et à nouveau dans l'interrogation. À qui se fier ? D'où viendra la répartie ?
- 28 Prenons un autre exemple : le chapitre XXVI du livre I, « De l'institution des enfans, à Madame Diane de Foix Contesse de Gurson »¹⁹. Montaigne s'y garde bien de faire la leçon ou de donner des leçons. Avant de traiter son sujet, il plaisante, il se fait humble, enfantin presque. Il fait l'enfant. En témoigne cet ajout manuscrit sur l'exemplaire de Bordeaux : « Et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy. Qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon : au moins selon icelle. Et si l'on m'y force : je suis contraint, assez ineptement, d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel. Leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy, la leur. Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier : à moy, si peu que rien »²⁰. Ce n'est pas Montaigne qui fait la leçon, mais qui prend la leçon pour lui. Avec l'image cocasse des Danaïdes s'efforçant en vain d'emplir leur tonneau percé, et s'épuisant à remplir ce qui toujours se vide.
- 29 Puis Montaigne précise son incapacité à instituer autrui : « Je ne dis les autres sinon pour d'autant plus me dire »²¹. Il continue ou plutôt il reprend, et l'on revient à la couche initiale des *Essais* : « Quoi qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soyent ces inepties, je n'ay pas delibéré de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant, où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien. [...] Je n'ay point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui »²².
- 30 Ce qui ne l'empêche pas de dresser ensuite, pour l'usage de sa lectrice nobiliaire, lectrice avisée, Diane de Foix, qui attend un enfant – un fils, espère-t-on –, un véritable traité « De l'Institution des enfans ».
- 31 « Pour le voyageur, comme pour l'écrivain, la ligne droite était sans charmes. Il revenait volontiers sur ses pas, et les lieux les moins explorés étaient ceux qui l'attiraient le plus », écrit Paul Stapfer, dans une excellente monographie publiée il y a plus d'un siècle²³. Et Michel Jeanneret tout récemment : « Jouir la vie, cet usage du verbe comme transitif

direct marque l'étroitesse du contact entre sujet et objet, l'efficacité de la saisie, sans médiation ni sans reste, de cette chose pleinement réjouissante, la vie »²⁴. Cette adhésion ferme et constante à la vie s'exerce dans la promenade détournée et toujours imprévisible.

- 32 Cette passion du détour, du contour, et parfois du chemin de traverse, brutal, impromptu, inopiné, surprenant, nous conduit pour finir à André Gide, lecteur assidu de Montaigne, qu'il emporte avec soi en promenade et souvent en voyage.

De Montaigne à André Gide

- 33 Écrit « de cette manière désultoire (cavalière) qui lui est propre », l'*Essai sur Montaigne* d'André Gide est conforme à son objet, ondoyant, zigzagant, enchaînant des réflexions en apparence décousues, conforme aussi à l'usage que Montaigne lui-même faisait des auteurs anciens, grecs ou latins, les citant, les pillant, les détournant à lui et dialoguant avec eux²⁵.
- 34 La lecture assidue et quotidienne de Montaigne relève de l'hygiène mentale²⁶. *Les Essais*, Gide les emporte dans sa poche, à la promenade ou pour les longs voyages. À la date du mercredi 17 mars 1904, le *Journal* indique : « Avec quelles délices j'ai repris Montaigne. Je vais admirablement bien. Un bon signe : j'ai de nouveau pleuré à chaudes larmes hier en lisant le chapitre "Sur des vers de Virgile" »²⁷. Prenant prétexte d'un passage de l'*Énéide* évoquant les amours conjugales de Vénus et de Vulcain²⁸, Montaigne y traite de la sexualité et des tabous de langage. Ce « gai savoir » tire des larmes de Gide, découvrant avec émotion une vérité dissimulée et réprimée depuis trois siècles.
- 35 Chez Montaigne Gide a découvert sa conception d'un moi intime successif et divisé, fait d'états transitoires, ou plutôt d'une succession de « moi » qui se contredisent entre eux, et dont nul ne peut être tenu pour responsable des pensées ou des actions des autres. Deux passages des *Essais* ont à cet égard retenu son attention : le début des chapitres II, 1, « De l'inconstance de nos actions », et III, 2, « Du repentir ». Le premier nous apprend que « les actions humaines [...] se contredisent communément de si étrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique »²⁹ ; le second pose les termes d'un projet philosophique et littéraire sans précédent, qui est la conséquence directe de cette anthropologie diffractée : « Les autres forment l'homme, je le recite [...]. Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage. » Gide commente entre parenthèses : « Les Allemands diraient : le *werden* »³⁰.
- 36 Cette écriture jaillie du corps et « consubstantielle à son auteur » ne cache rien, mais dévoile au risque de l'impudeur. D'où ces pages du chapitre « De l'expérience » où Montaigne parle de ses urines et de ses calculs, et que Gide approuve, car il y voit « une heureuse audace »³¹. Nulle gratuité à cet étalage, mais une sorte d'impératif éthique : ce refoulé soudain exhibé, c'est ce qu'il y a de plus vrai, de plus fondamental dans l'homme, qui est par nature un être « mêlé ». « Et cette vérité profonde commence à lui apparaître, que la peinture qu'il présente de lui pourrait bien être d'intérêt d'autant plus général qu'elle est lui est plus particulière »³².
- 37 Au rebours de nombre de commentateurs, qui « s'occupent assez d'en moucheter la pointe », il ne fait quant à lui que « désémitoufler » *Les Essais*, les dégageant de l'étoupe qui les encombre « et souvent empêche les traits de nous atteindre »³³. Gide regrette d'avoir manqué d'audace. « Soucieux de ne rien forcer », il aurait dû empoigner

Montaigne pour faire de lui son porte-parole. Il lui prête bien des traits personnels, tout en les exagérant : sa défiance à l'égard de la politique, son incapacité à manier les affaires publiques, son peu d'égards pour son épouse. Dans son *Journal*, il renvoie fréquemment à Montaigne : « Ce que nous appelons mouvements du cœur n'est que le bousculement irraisonnable de nos pensées ; c'est encore dans la tête que se joue le drame, et c'est du cerveau que l'homme encore a besoin pour aimer. Le sublime est irraisonnable ; mais déclarer que "les grandes pensées viennent du cœur" revient simplement à dire avec Montaigne : "Rien de noble ne se fait sans hasard", et que l'homme n'obtient pas grand chose de soi par le simple raisonnement »³⁴.

- 38 Gide remarque encore que Pierre Villey « établit fort sagacement les trois paliers de l'évolution de Montaigne », stoïcien, sceptique, puis épicurien. Il précise : « Il est certain qu'une lecture trop cursive des *Essais* risque de brouiller les plans, et souvent les repentirs, les retouches et les rajouts sont aussi instructifs que le texte même. Que Montaigne ait modifié son éthique, il va sans dire, et que celle de la fin de sa vie se dresse souvent en opposition à celle du début ». Cela n'épargne pas une critique à l'encontre de Pierre Villey : « s'il tient Montaigne pour un si grand sage, comment ose-t-il déclarer qu'à partir d'un certain âge il s'égare ? et que ne se permet-il de penser que l'extrémité de sa carrière en est aussi bien le sommet³⁵ ? »
- 39 Au moment de la montée des périls, alors que ses amis l'entraînent toujours plus à gauche, Gide écrit : « Vous me demandez comment, dans mon esprit, j'accorde Montaigne et Lénine ? Il ne s'agit point de les marier. L'un succède à l'autre. "Le mol et doux oreiller" n'est plus là pour "reposer une tête bien faite", et il ne s'agit plus de repos »³⁶.
- 40 Mais il y eut le voyage à Moscou, à l'été 1936, et le soudain revirement. Après son *Retour d'U.R.S.S.*, Gide se console de Lénine, et de Staline surtout, avec Montaigne. En mer, le 18 janvier 1938, il note : « N'ai pris un peu de plaisir à vivre qu'avec Montaigne, que je relis cursivement, en vue d'une anthologie que me demande un éditeur d'Amérique ; mais parfois le ravissement m'arrête et je doute si jamais écriture humaine m'a donné plus d'amusement, de satisfaction et de joie »³⁷.
- 41 Gide a d'abord critiqué Montaigne à travers Lénine, puis Staline – et Lénine du même coup – à travers Montaigne. Montaigne l'aide à se regarder et à se critiquer lui-même, ou du moins à se rassurer face aux impératifs du jour. Ce qui le gêne, c'est qu'il ne peut se retrouver complètement dans Montaigne, décidément antiprotestant, n'ayant pas lu Cervantès, etc. Mais tout cela importe peu. Il corrige alors Montaigne pour mieux s'y retrouver. Le 16 juillet 1942, il confie à son *Journal* : « Je devrais ne jamais voyager sans un Montaigne »³⁸.

En définitive, on ne saurait aller sans « comer » avec Montaigne.

NOTES

1. J.-Y. Pouilloux, *Lire les Essais de Montaigne*, Paris, Maspero, 1972.

2. Montaigne, *Les Essais*, éd. Pierre Villey, Paris, PUF, 1965, III, 2, « Du repentir », p. 805. L'édition de Pierre Villey est mon édition de référence.

3. Ibidem.

4. Montaigne, *Les Essais*, I, 21, « De la force de l'imagination », p. 105. Voir aussi la note dans Montaigne, *Les Essais*, éd. J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 108 et p. 1371 : « Le verbe “commer” semble être de l'invention de Montaigne ; il est expliqué par une première rédaction de l'Exemplaire de Bordeaux : “Nous supposons des comes, quand nous n'en avons pas” ».

5. Montaigne, *Les Essais*, I, 21, p. 37 d'EB (Exemplaire de Bordeaux). Texte transcrit par A. Legros : « ce n'est pas mal parler que mal comer ». C'est à Alain Legros que j'emprunte le sens probable de « comer ».

6. Montaigne, *Les Essais*, I, 21, p. 105, à la suite.

7. O. Guerrier, *Rencontre et Reconnaissance. Les Essais ou le jeu du hasard et de la vérité*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 41.

8. H. Friedrich, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 1968, p. 376.

9. Ibidem.

10. O. Guerrier, *op. cit.*, p. 71.

11. Ibid., p. 71.

12. Montaigne, *Les Essais*, I, 28, « De l'amitié », p. 188.

13. Voir l'exemplaire de Bordeaux, f. 71 v°.

14. Montaigne, *Les Essais*, I, 28, p. 188, à la suite.

15. Ibid., I, 21, p. 106. Orthographe rectifiée d'après l'exemplaire de Bordeaux.

16. Ibidem.

17. Ibid., à la suite.

18. Ibidem.

19. Ibid., I, 26, p. 145.

20. Ibid., p. 146.

21. Ibid., p. 148.

22. Ibidem.

23. P. Stapfer, *Montaigne*, Paris, Hachette, « Les grands écrivains français », 1895, p. 43.

24. M. Jeanneret, *J'aime ta joie parce qu'elle est folle. Écrivains en fête (XVI^e et XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2018, p. 77.

25. A. Gide, *Essais critiques*, éd. P. Masson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 665. Voir encore F. Lestringant, « Montaigne », dans P. Masson et J.-M. Wittmann (dir.), *Dictionnaire André Gide*, Champion, 2011, p. 262-263.

26. S. Araki, « André Gide lecteur des *Essais* de 1588 », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, n. 88, v. 5, septembre-octobre 1988, p. 891-895, p. 892. Voir aussi A. Compagnon, *Nous, Michel de Montaigne*, Paris, Éditions du Seuil, 1980 ; F. Lestringant, « L'Écriture de soi comme écriture de l'instant : des *Essais* de Montaigne au *Journal* d'André Gide », dans *Rivista di Letteratura moderna e comparate*, v. LIX, fasc. 2, aprile-giugno 2006, p. 205-220 ; M. Ascarza-Wégimont, « Gide et *Les Essais* de Montaigne : deux lectures divergentes », dans *Bulletin des amis d'André Gide*, v. XX, n. 93, janvier 1992, p. 9-17.

27. A. Gide, *Journal*, éd. É. Marty, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, t. I, p. 424.

28. Virgile, *Énéide*, VIII, 387-404.

29. A. Gide, *Essais critiques*, cit., p. 671.

30. Ibid., p. 666.

31. Ibid., p. 667.

32. Ibid., p. 666-667.

33. Ibid., p. 684.

34. A. Gide, *Journal*, éd. M. Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, t. II, p. 124.

35. Ibid., p. 403.

36. Ibid., 2 janvier 1935, p. 484-485.

37. Ibid., p. 593.

38. Ibid., 16 juillet 1942, p. 824.

RÉSUMÉS

On ne saurait retirer à l'écriture des *Essais* son mouvement et son inachèvement, et substituer à cet ensemble souple une architecture immuable. Dans l'exemplaire de Bordeaux, un ajout manuscrit à la fin du chapitre « De la force de l'imagination » (I, 21) définit Montaigne comme celui qui « come ». Qu'est-ce que « comer » à proprement parler ? Faire comme, passer d'une chose à l'autre, établir un pont entre choses semblables. Entre toutes ces postures fugaces, un « comer » instable, évanescent, infini. Accumulation de bribes de citations, *Les Essais* deviennent un livre à part entière, que l'on emporte avec soi, sur soi, contre soi. Le corps propre y apparaît par bribes éparses, toujours surprenantes et jamais arrêtées. Le tout n'est en rien un journal, comme on le dit parfois, mais un texte continu fait de diverses strates et de multiples rappels, un fleuve gros de détours et de subites résurgences. Nulle gratuité à cet étalage, mais une sorte d'impératif éthique : ce refoulé soudain exhibé, c'est ce qu'il y a de plus vrai, de plus fondamental dans l'homme, qui est par nature un être « mêlé », en perpétuelle rupture d'équilibre. André Gide, par exemple, relit sans cesse Montaigne pour mieux s'y retrouver.

INDEX

Mots-clés : Montaigne (Michel de), autocritique, commentaire, corps, détour, échappatoire, essai